

## **L'autobiographie de Gabrielle Roy**

**De Marie-Dominique Boyce, PhD**

Visiting Assistant Professor  
Southern Connecticut State University

L'autobiographie de G. Roy est la dernière oeuvre que l'écrivaine ait écrite. C'est une oeuvre qui a occupé ses années de 1976 à 1983 et qui devait posséder 4 parties mais seulement deux parties ont pu être écrites avant que la mort la prenne. Son autobiographie traite de ses années de douze ans à environ trente ans, qui sont les années où elle a pris conscience d'elle-même, de sa venue progressive à l'écriture et de ses deux années passées en Europe à la recherche d'elle-même.

Je vais étudier cette autobiographie sous le biais des passions parce que le souci de Gabrielle Roy, dans son autobiographie, n'a pas été de raconter sa vie de manière chronologique mais de dire par le biais des passions l'injustice qui a été faite aux siens, Francophones du Manitoba, qui sont venus du Québec, du Connecticut, pour créer des communautés francophones à l'ouest du Canada et qui ensuite ont été abandonnés par les autorités françaises qui les y avaient fait venir, à leur triste sort de dissolution de leur langue et de leurs communautés. Comme l'indique le titre de l'autobiographie «*Détresse et enchantement*», ce sont par les passions, par les affects que les objets ont eu sur son corps que Gabrielle Roy se rappelle son passé.

L'autobiographie s'ouvre par cette question «*Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure ?* » (p. 11)

C'est donc par une recherche des sensations que son corps a éprouvées qu'elle se souvient de sa pauvre jeunesse Manitobaine, faisant partie de la communauté française de Saint Boniface qui a été supplanté économiquement par la ville voisine anglaise de Winnipeg lui faisant face de l'autre côté du fleuve. C'est en traversant ce fleuve pour aller faire les soldes avec sa mère à Winnipeg qu'elle se rend compte de l'humiliation que lui donnait ses origines de Manitobaine française : «*Nous continuions à parler français bien sûr mais peut-être à voix moins haute déjà, surtout après que deux ou trois passants se furent retournés sur nous avec une expression de curiosité.* » (p. 13).

Et de la passion de sa mère d'aller dans le magasin le plus cher de la ville, chez Eaton demander, les jours où elle avait le moral haut, un commis parlant français pour la servir ou lorsqu'elle se sentait vaincue d'avance «*lasse de cette lutte toujours à reprendre, jamais gagnée une fois pour toute*», elle sortait son anglais. L'éducation française que sa mère avait reçu au Manitoba avant qu'il devienne anglais, l'empêchait parfois de communiquer avec les commerçants de la ville. Et Gabrielle de noter que les «*customers*» volaient à leur secours dès qu'elles étaient reconnues dans le pétrin. Et que ces conciliabules autour d'elles pour les tirer d'affaires les mettaient à la torture ». (p. 14)

L'humiliation n'est pas le seul sentiment qui transperce le corps de Gabrielle et de sa mère et qui les font s'échapper en courant du magasin en ouvrant leur parapluie comme pour se protéger des mots des Anglais. Mais c'est aussi la tristesse ou le remords qu'elles ont lorsqu'elles reviennent de Winnipeg où elles ont commis quelque folie, «*acheté le chapeau qui allait si bien à un prix fou* » et de noter «*Ainsi notre gêne d'argent nous jetait-elle tôt ou tard dans l'extravagance qui nous ramenait à une plus sévère gêne encore* ». (p. 16)

De retour à St Boniface, c'est encore des passions divergentes qui assaillent leurs corps. C'est le plaisir de se retrouver chez soi parmi des gens parlant leur langue et aussi la peur de perdre leur maison qu'elles ressentent : «*Bientôt, au-delà du pont, nous devenaient visibles les clochers de la cathédrale, puis le dôme du collège des jésuites, puis les flèches, d'autres clochers. Inscrite sur l'ardent ciel manitobain, la ligne familière de notre petite ville bien plus adonnée à la prière et à l'éducation qu'aux affaires, nous consolait... déjà maman et moi parlions dans notre langue le plus naturellement du monde... Dans notre soulagement à retrouver notre milieu naturel, nous nous prenions à saluer presque tous ceux que nous croisons. Et souvent, la fatigue disparue de son visage comme par enchantement, elle me prenait à témoin : «*On est bien chez nous* ».*

Nous arrivions à notre maison, rue Deschambault. La retrouver intacte, gardienne de notre vie à la française au sein du pêle-mêle et du disparate de l'Ouest canadien, devait nous apparaître chaque fois une sorte de miracle, car à la dernière minute, nous nous hâtions vers elle. C'était comme si nous avions toujours eu un peu peur qu'elle nous fût un jour ravie » (p. 16-17).

Une autre expédition vers la maison familiale des Landry (la famille de sa mère) lui fait constater combien les objets, les maisons, les paysages de son enfance et de sa famille ont eu d'emprise sur elle. C'est l'objet qui assaille son corps, lui coupe le souffle, l'émeut. Les affects de l'objet sont plus forts que la raison. La Montagne Pembina sur le chemin vers Somerset, le village de ses oncles et tantes Landry, qui en réalité n'est qu'une petite butte, lui coupe le souffle et la faisait se jeter à genou dans le train pour en avoir une vue entière à travers la glace: « Pareille hauteur ! Pareil élan ! A l'aller, nous ne faisons qu'en parler, maman et moi, guettant son apparition dès le départ. Ensuite, il tenait dans notre tête une place à en chasser tout autre souvenir ». (p. 47)

Cette montagne proche du village francophone de Somerset, comme les clochers de St Boniface tentent de promettre aux Français du Manitoba, leur éternité en échange de leurs revers économique vis-à-vis des Anglais. De même la maison de la grand-mère Landry provoque sur le corps de Gabrielle Roy des sensations plus fortes que sa raison. Plus tard, de retour au Manitoba après qu'elle ait eu du succès comme écrivaine, Gabrielle Roy nous dit avoir voulu acquérir cette maison ancestrale. L'objet la fascine et elle n'est plus qu'un corps sentant devant l'objet, sans raison. Gabrielle Roy voit bien l'illogisme de la situation mais elle est impuissante devant cette « phantasia » que l'objet imprime à son corps. Elle est prête à acheter cette maison croulante de ses grands-parents, après que cet Anglais qui avait été le dernier possesseur, soit mort.

« J'arrivai à Somerset, je réussis à trouver seule la maison. Elle n'était vraiment plus qu'une ruine. Pourtant, si triste et à l'abandon qu'elle fût... elle me parût mystérieusement de connivence avec des rêves que je ne m'étais guère avoués. Je fus près de l'acheter... Mon cousin, me fit justement observer que la maison était à jeter par terre. Je dus me rendre à l'évidence. La maison à l'abandon ne m'en fit pas moins longtemps reproche de l'avoir abandonnée » (p. 50)

La maison lui fait des reproches de l'avoir abandonnée. L'objet, la maison, lui fait découvrir sa culpabilité, d'être partie du Manitoba pour l'Europe. Cet objet la tyrannise, la fait souffrir et lui fait croire que cette perte de la Francophonie envers l'Anglais au Manitoba est due à elle.

« Mais peut-être plus que cette maison croulante, ce que j'aurais voulu acheter, parce qu'il m'avait atteinte jusqu'au fond de mes souvenirs les plus chers, c'était le son du vent... qui tirait des vestiges du jardin de grand mère l'expression, on aurait pu croire, d'un regret infini pour la patrie tant de fois cherchée, tant de fois perdue ». (p. 50)

C'est la culpabilité de ne pas avoir continué le rêve de ses parents et de ses grands-parents et de ses plus anciens ancêtres, chassés d'Acadie par les Anglais et qui sont retournés dans le Manitoba, après des années d'exil dans le Connecticut, pour poursuivre le rêve de Sir Wilfrid Laurier, alors Premier Ministre du Québec de créer un Québec français d'un océan à l'autre. Le père de Gabrielle Roy, fidèle ami de Laurier, était agent de colonisation et a aidé les populations françaises et autres exilés à s'installer en Saskatchewan et au Manitoba. Malheureusement, Laurier, sous la pression politique des Anglais, a renoncé à sa bataille du français contre l'anglais et le père de Gabrielle Roy qui l'avait soutenu en a pâtit, puisqu'il s'est vu refuser à quelques mois de sa retraite, la pension de retraite tant espérée qui les aurait sauvés de la pauvreté. La « chose » française qui a ému et fait mouvoir toute ces populations d'ancêtres de Gabrielle Roy paraît, à l'écrivaine adulte, comme un rêve sans consistance, absurde, que les villages fantômes de ces communautés francophones ont laissé dans le paysage manitobain.

Alors, pourquoi ce revirement ? Pourquoi Gabrielle Roy adolescente, passe-t-elle tant de temps à parcourir la campagne à cheval pour rendre visite à sa famille de Somerset ? Et pourquoi Gabrielle Roy écrivaine, de retour au Manitoba, pense que toute cette peine que ses ancêtres se sont donnés à tout reconstruire, maisons, dépendances et meubles comme leur ancienne maison de Québec, était en vain ? L'étude de l'autobiographie par le biais des passions, qui met l'accent sur le sujet d'énonciation, Gabrielle Roy, écrivaine qui dit le récit d'un « je » adolescent, nous permet de voir le changement dans la personnalité de Gabrielle Roy. Alors que le « je » du récit de l'adolescente sympathise avec ses ancêtres et la fait accourir à cheval pour recueillir les dernières paroles de ses ancêtres, « Leur fragilité extrême me les rendait chers. Ils étaient comme des feuilles à peine retenues à la branche et que la première secousse va emporter. Je sais maintenant que c'était leur passé à la veille de s'effacer qui me faisait accourir vers eux. » (p. 56).

Le « Je » énonciateur de l'écrivaine est découragé. Elle pense que toute cette lutte du français au Manitoba n'était qu'un rêve :

« il m'apparaît parfois que l'épisode de nos vies au Manitoba n'avait pas plus de consistance que dans les rêves emportés par le vent et que s'il en subsiste quelque chose, c'est bien seulement par la vertu du songe ». (p. 50)

Dans cette discordance du « je » du récit de la Gabrielle Roy adolescente et du « je » d'énonciation, de la Gabrielle Roy adulte, retournée au Manitoba une fois qu'elle a appris la mort de sa mère, se laisse entrevoir le refoulé.

Le refoulé c'est la culpabilité que l'auteur a d'avoir délaissé sa mère pour aller en Europe, alors que sa mère venait juste de se casser la hanche et qu'elle avait toujours tout fait pour lui donner tout le confort possible et la pousser dans ses études d'institutrice, malgré sa naissance tardive, et la pauvreté de la famille.

L'examen des passions dans l'autobiographie de Gabrielle Roy montre une image différente de la dette de la famille et des devoirs des enfants envers leurs parents et ancêtres suivant que c'est le « je » du récit ou au « je » de l'écrivaine qui parle. Le « je » du récit se juge coupable au plus haut point, à son départ pour l'Europe. Ce départ est vu comme une désertion des siens par ses frères et sœurs et toute sa communauté : « Personne autour de moi ne me soutenait. Notre petite ville française et catholique ne nous élevait pas au prix de tant de sacrifices, d'abnégation et de rigueur, pour nous laisser partir sans y mettre d'obstacles... Tout départ étant donné notre petit nombre, était ressenti comme une désertion, un abandon de la cause. Ma sœur Adèle portée aux gestes excessifs... m'accusa de trahir les miens. Anna, plus modérée, me jugeait tête folle... On eût dit qu'elles en voulaient à ma jeunesse d'entreprendre ce que la leur n'avait osé et le leur reprochait sans doute maintenant ». (p. 211)

Mais, le « je » de l'écrivaine montre aussi qu'il y a des circonstances atténuantes aux dettes contractées par sa famille et met un frein à ces idées de redevance familiale.

Il lui revient à la mémoire, toutes les souffrances, et les dénégations que sa mère et son père ont acceptées pour lui permettre de vivre, malgré son arrivée au monde tardive, alors que son père avait 59 ans et sa mère 42 ans. Elle montre son enfance choyée qui faisait que malgré leur pauvreté, ses parents acceptassent qu'elle fût opérée de l'appendicite par le meilleur docteur de la ville et qu'elle ait les robes les plus belles comme les filles des notables de la ville. Il n'y avait pas de limite à leurs sacrifices et leurs souffrances. Sa mère trouvait toujours moyens de lui payer des leçons de piano malgré les arrérages chez l'épicier les traites à payer pour la machine à coudre, l'argenterie... Elle trouvait toujours des travaux de couture à faire pour contourner ces écueils telle une rivière. Son père, de même, malgré ses moyens succincts de communiquer avec elle, vu leur grande différence d'âge, avait beaucoup d'affection pour elle.

Toutes ces attentions de ses parents, grandissent la dette qu'elle se croit avoir envers eux. Elle convoite alors un instant la mort pendant l'opération, comme une évasion à cette vie de remboursement des dettes familiales dont elle se croit entièrement responsable, mais elle se revoit relâchée dans la vie comme un petit oiseau que « le Seigneur lui-même, à deux doigts de son seuil, a retourné à la Terre » (p. 35).

Elle se croit entièrement responsable des peines de ses parents et constate plus justement après l'opération que ses parents semblent plus vieillis, plus fatigués qu'ils ne lui avaient paru auparavant. Elle dit de sa mère, au moment où elle se dépêche de partir de l'hôpital pour reprendre ses travaux de couture :

« Était-ce parce que je ne l'avais pas vue de dos depuis longtemps, était-ce parce que la maladie me donnait des yeux pour voir, mais comme elle s'éloignait, sa silhouette me parut vieillie, tout différente de celle que je croyais connaître, presque celle de grand-mère déjà vers la fin de sa vie » (p. 37)

Et de son père, qui vient la voir à l'hôpital avec des roses à la main :

« La fièvre décuplait-elle donc aujourd'hui la perception que j'avais des êtres et de la vie ? Mon père aux mains calleuses, au visage creusé, au dos voûté, me parut animé d'un courage tel qu'hier encore j'avais été incapable de l'entrevoir. J'aurais voulu le lui dire mais je ne savais comment » (p. 44)

Elle se croit en devoir de mériter leurs souffrances et devient l'enfant du devoir qui entre en études comme on entre en religion et qui fait la promesse à la mère d'être dorénavant la première en classe et de remporter toutes les médailles du Concours de français. A la dette familiale de ses parents, s'ajoute celle de tous ses ancêtres, Les Landry et les Roy qui ont été chassés d'Acadie et de Québec et qui sont venus au Manitoba pour continuer leur lignée de canadiens français.

Elle endosse cette dette envers ses parents et ses ancêtres et prend place dans le véritable exode de sa famille : « A bout de forces, je n'en poursuivais pas moins ma petite idée qu'un jour je la vengerais. Et je vengerais aussi mon père et ceux de Beaumont, et ceux de Saint Jacques l'Achigan et avant, ceux du Connecticut. Je m'en allais dans le passé chercher la misère dont j'étais issue et je m'en faisais une volonté qui parvenait à me faire avancer » (p. 31)

Son devoir envers les siens lui fait prendre le train puis le bateau pour aller en France et elle voit : « ...au son, à présent régulier du train en marche à travers les espaces libres, le grand rêve consolateur de ma jeunesse qui m'a si longtemps trompée. Il me peignait que j'aurais le temps de tout faire. Et d'abord de me sauver moi-même. A qui est-on utile, soi-même noyé ? Puis de revenir sauver les autres. Il me disait que le temps me serait accordé » (p. 243)

Pour payer sa dette, Gabrielle Roy s'affère à Paris comme à Londres, consciente que le temps presse. Malheureusement, la mort de sa mère survient avant qu'elle n'ait eu le temps de trouver sa voie et de devenir célèbre. Elle s'en rend d'autant plus coupable alors, qu'elle ne sait pas comment rembourser sa dette. C'est alors un véritablement martellement de sa culpabilité qu'elle entend alors que le train la ramène vers la campagne manitobaine :

«Le train lancé dans la nuit lugubre à chaque tour de roue, martelait ma tête de la même phrase impitoyablement scandée ; ta mère est morte... je n'arrivais pas encore malgré tout à le croire tout à fait, tout au fond de l'âme. Pourquoi maman serait-elle morte avant que je n'aie eu le temps de lui rapporter la raison d'être fière de moi, que j'étais allée au bout du monde lui chercher au prix de tant d'efforts ? »

Le « je » de l'écrivaine a une position différente vis-à-vis de la culpabilité de la dette familiale. Elle montre que c'est la légèreté de sa mère en matière d'argent qui enfonce la famille si profondément dans la pauvreté qu'ils furent obligés de prendre des locataires dans leur maison pour survivre puis finalement de la vendre. Elle était la Schéhérazade se racontant toujours des histoires merveilleuses qui la sortirait de la ruine. « Et elle recommençait à m'envoûter comme lorsque j'étais enfant de ces merveilleux rêves ou tout finissait si bien ! Par exemple notre oncle, riche mais coriace, connaîtrait un revirement du cœur et nous lèguerait sa fortune » (p. 142).

Elle montre la gêne que sa mère lui donnait à ne pas reconnaître sa place dans la société, ce qui lui fait accepter d'aller au bal du gouverneur pour être ensuite rabrouée par l'huissier et refusée d'entrer pour être arrivée à pied, toute crottée, au perron de la maison du gouverneur.

Elle en vient à se demander si toutes les souffrances de la familles, mauvais mariages de ses sœurs, penchant pour l'alcoolisme de son frère, ne proviendraient pas de l'irresponsabilité de la mère et se rappelle ces paroles provenant de Clémence, leur sœur/fille folle que sa mère lui avait rapportées : « Crois-tu que la souffrance des êtres pourraient provenir de celles de leurs parents qui ne l'ont pas accepté n'en sont pas sorti grandis et l'ont ainsi léguée, en quelque sorte, décuplée à leurs pauvres enfants » (p. 234)

Cette dette que la mère lègue à ses enfants est un terrible fardeau que Gabrielle Roy refuse. Elle décide de partir pour l'Europe. Sur le quai de la gare, elle revoit sa mère et les siens (ses frères et sœurs morts)

« Elle me suivait de ses yeux éteints. J'y voyais trop bien qu'elle voyait que je ne reviendrai pas. Que le sort me happait pour une toute autre vie. Le cœur me manqua. Car j'y saisis que je ne partais pas pour la venger comme j'avais tellement aimé le croire, mais mon Dieu, n'était-ce pas plutôt pour la perdre de vue ? Elle et nos malheurs pressés autour d'elle, sous sa garde ! » (p. 242)

Puis, elle revoit tous les visages de ses frères et sœurs disparus qui ont manqué leur jeunesse et leur vie et qui lui reprochait d'aller se mettre à l'abri des peines qui ne cesseraient pas de tomber dans la maison de la mère. « Pourquoi toi seulement et pourquoi pas nous ? N'aurions-nous pas nous aussi pu être heureux » (p. 243)

Puis au bout du quai, Gabrielle Roy distingue la foule de ses ancêtres et avoue que sa redevance envers ses ancêtres était bien trop lourde et qu'elle ne peut l'assumer : « Est-ce que je n'ai pas lu alors dans mon cœur, le désir que j'avais toujours eu de m'échapper, de rompre avec la chaîne, avec mon pauvre peuple dépossédé. Une si difficile fidélité ! » (p. 243).

Elle donne des justifications à ce départ pour la France et Londres. La vie dans le Manitoba ne lui donnerai pas l'occasion de faire fructifier ses dons en français et n'amènerait qu'une dissolution de sa personnalité : « Elevée à la française, où trouver autour de moi de quoi me nourrir, me soutenir ? ... Je n'étais pas sans m'apercevoir que notre vie en était une de repliement sur soi, menant presque inévitablement à une sorte d'assèchement.

Le mot d'ordre était de survivre et la consigne principale même si elle n'était pas toujours formellement énoncée, de ne pas frayer avec l'étranger » (p. 138-139).

Son voyage au Québec lui fait découvrir qu'elle restait une étrangère : « sympathique, parlant comme nous autres, mais pas tout à fait de la famille »

C'est alors que Gabrielle Roy projette alors d'aller vers la France. La France la reconnaîtrait peut-être comme l'une des siennes.

Le deuxième volet de l'autobiographie intitulé « Un oiseau tombé sur le seuil », discourt de ses débuts à Paris. Et en effet, elle est bien un oiseau tombé du nid familial, qui doit s'émanciper et faire front à tous les tracasseries de se chercher un logement, se nourrir, ... C'est l'absence d'orientation que dit son « je » du récit. Partout elle se perd, et commet des impairs, par exemple, elle se rend chez sa logeuse Mme Jouve, à minuit sans l'avoir préalablement prévenue de son retard. A sa recherche d'une famille qui l'accueillerait comme un enfant prodige, elle ne trouve que rabrouements, désintéressement à sa cause.

Partout le regard désapprobateur de sa mère la suit et elle interprète l'affairement des Parisiens qui ne lui viennent pas en aide sur le quai de la gare, comme une sentence de pestiférée, de fille qui a causé un scandale et doit être pour cela rejetée de la communauté.

Scindée de sa famille, elle paraît comme une bouée emportée par la vague. Elle régresse, ne sait plus s'expliquer en français, ne sait plus lire les panneaux si bien que les employés de la gare lui font honte : « J'avais fini par aller dans le sens de la foule, et elle m'entraîna, sans que j'y prisse garde, passé les barrières, dans la salle d'attente noire de monde. Alors je désespérai de trouver jamais ma payse. J'allai à un guichet qui me renvoya à un autre, qui, lui, me fit honte de ne pas savoir lire les panneaux où tout, me fut-il dit, était inscrit » (p. 248)

Mais le « je » de l'énonciation voit qu'à travers ces épreuves parisiennes, c'est une épuration de soi qui se produit et qui doit l'amener à se rendre compte de la fausseté du bonheur familial qu'elle croyait avoir eu au Manitoba et se couper totalement des siens et en faisant cela de sa redevance à la dette familiale.

Cette coupure de sa famille et de sa généalogie d'ancêtres canadiens français se fait lorsqu'elle se fait voler tous ses habits et ses médailles en or remportées à ses concours de français. Elle doit faire une déclaration de vol au commissariat et se trouve assise au banc des accusés à faire l'inventaire de ses effets, des effets de pauvre, dit-elle. Et elle se rappelle alors le petit col très fin en satin ivoire pâle qu'elle avait payé cher et au sujet duquel sa mère s'était emportée, lui reprochant d'être dépensière et alors qu'elle aurait pu lui en faire un à moindre frais. Ce reproche lui fait ouvrir les yeux et voir la vie malheureuse qu'elle a eue dans sa famille au Manitoba :

« Le reproche oublié puis retrouvé si vivant tout à coup dans ma mémoire me tenait, la plume levée, à fixer au loin, un jour malheureux que j'aurais voulu effacer de ma vie » (p. 293)

C'est encore en vertu d'un attachement à sa famille et principalement à sa mère, qu'elle accourt, dès son arrivée à Paris et à Londres, à l'Atelier et au Guildhall pour prendre des cours d'art dramatique, En effet, sa mère, d'origine acadienne, avait une forte culture orale et prisait le théâtre, les contes à l'écrit.

Fort de cette éducation et de retrouver la personnalité de sa mère qui à gorge déployée riait et disait des histoires, elle s'oblige à aller à des auditions à des représentations comme celle de Cyrano à la Comédie Française :

« Mais à la vue de Cyrano blessé à mort et, des heures plus tard toujours debout et discourant, son long nez et son épée en avant, me laissa dans un grand malaise. Si c'était ça le théâtre me disais-je, jamais je n'y croirais. C'était trop faux. Trop gros. Ou alors je n'étais pas faite pour lui. L'évidence peu à peu s'imposait à moi. C'était de l'admettre qui était difficile. Car enfin, si j'étais à Paris, c'était ainsi que j'essayais de me le faire accroire, pour y étudier l'art dramatique. Quelle autre raison aurais-je pu avoir d'y rester ? (p. 274)

Ce n'est pas la contrefaçon du théâtre qui l'intéresse, la représentation outrée de la vie, mais plutôt la vie telle qu'elle est en réalité dans les rues qui l'intéresse. Elle se voit donc plus attirée par l'attroupement des gens qui forme comme une famille, en dehors du théâtre, faisant la queue dans les rues, que par le monde de la scène et des acteurs :

« Pour ma part, j'aimais rester à ma place avec des gens serrés ensemble comme pour former une famille amie au milieu du trottoir. Pleuvait-il des parapluies s'ouvraient assez grand pour abriter un voisin dépourvu... Il m'est resté de ces heures d'attente à la porte des théâtres, un enchantement qui éclipsait même le spectacle dont il était le prologue. Le peuple de Londres s'y révélait le plus gentil, le plus délicat, le plus copain que l'on puisse désirer.

Je me dis encore parfois que la meilleure pièce du répertoire londonien était celle qui se jouait sur le trottoir, offrant le spectacle d'une humanité parvenue à tout partager, son sandwich avec qui paraissait affamé, son pan de manteau quand le vent fraichissait avec l'imprudent à côté qui frissonnait, une colonne de son journal avec qui n'avait pas de lecture- que de fois j'ai lu par-dessus l'épaule d'un voisin qui m'y avait autorisé d'un sourire amusé» (p. 331)

Le théâtre n'étant pas sa voie, elle se met à écrire à Paris comme à Londres comme elle l'avait fait auparavant au Manitoba, dans sa chambre du grenier, elle se prend à écrire des pages, des contes... que par esprit d'infériorité et par interdiction parentale, elle considère comme des « enfantillages, bluettes sans valeur » (p. 137). En effet, son père lui avait raconté l'histoire terrible de sa jeunesse lorsque lisant un livre qui le passionnait, son propre père (le grand-père de Gabrielle) le lui avait pris des mains, lui reprochant de ne rien faire d'utile et de lire des histoires de fausseté.

« Donne-moi ce livre de malheur. Tout ce qui est écrit est fausseté- Il me l'avait arraché des mains. Il avait soulevé le rond du poêle. La flamme était haute, car c'était une nuit froide et on avait bien activé le feu. Mon père y jeta mon unique livre. Je le vois encore brûler, je l'ai vu brûler toute ma vie » (p. 97).

On voit donc que Gabrielle se doit de dépasser cette interdiction du livre et de remonter la résistance (la fausseté) accolée au livre. C'est pour cela que bien qu'elle devine à Paris comme à Londres qu'elle a du talent à croquer des personnages rencontrés lors de ses pérégrinations dans la ville, à voir l'illumination du jardin des Tuileries au coucher du jour, choses que les Parisiens blasés ne percevaient pas, elle reste pantoise et se dit :

« et je restais sans savoir que faire de mon émerveillement. Combien de fois m'en viendrait-il encore d'inutile, si je puis dire, avant que je n'apprenne le moyen de le faire passer en d'autres êtres ! ». (p. 286).

Cette passion de ses émerveillements de la vie, de ses émerveillements du printemps à Londres, qui lui font une forte impression et qu'elle recherche à exprimer, elle se trompera encore une fois en les accolant à l'image d'un jeune homme Stephen. Elle se rendra compte que Stephen est un faux amoureux, à moments perdus seulement, et que sa véritable activité est celle d'un terroriste qui veut venger ses frères ukrainiens des torts que leur ont fait les russes en s'alliant avec les nazis.

Il lui prendra encore du temps pour voir que ses passions doivent trouver leur réalisation dans l'écriture, et en particulier de trouver la famille parfaite, les Perfect, lors d'une promenade dans la campagne anglaise qu'elle avait décidé de faire pour oublier l'échec de son aventure amoureuse avec Stephen.

À quelques minutes de Londres, elle se trouve comme Alice au pays des Merveilles, dans un lieu idyllique lui rappelant le monde des contes de fées. « La maisonnette était toute basse entre les arbres et les fleurs... Elle semblait faite plutôt que pour y vivre, pour jouer seulement à la vie... J'éprouvai en l'apercevant le sentiment d'être encore comme en ce temps lointain, dans un climat d'enfance de sécurité et d'apaisement... (p. 373)

Gabrielle Roy arrive à Century cottage en suivant un sentier pleins de fleurs géantes et arrive à la petite porte de bois, épuisée. Esther, vieille fille au visage sans âge, lui ouvre. Elle, Gabrielle, est l'oiseau tombé du ciel sur le seuil qu'Esther prend entre ses mains et remercie la Providence pour la lui avoir envoyée. Là elle trouve le père d'Esther, qui est si bon qu'elle l'appelle Father Perfect, comme le Bon Dieu. Ils l'invitent à dîner dans leur jardin arriéré une sorte d'Eden coupé de la réalité des villes et de leurs salissures, et ils forment tous les trois la famille parfaite, avec l'enfant si attendu qu'est Gabrielle.

Là, elle trouve une mère parfaite, Esther, qui a lu les livres que lui donnaient les demoiselles où elle avait travaillé comme servante. Esther est la mère idyllique que Gabrielle aurait voulu avoir, une mère qui comprend la beauté de la littérature et qui l'encourage à écrire. En voyant Esther, Gabrielle se remémore combien différente était sa propre mère, elle qui n'avait lu qu'un petit livre de cinq sous et qui s'inquiétait quand Gabrielle s'enfermait au grenier pour écrire et préférait la voir partir au tennis. Dans ce cadre paradisiaque, loin des interdictions et du poids de la dette, Gabrielle se met à écrire:

« Or en même temps que cette paix si longtemps absente revenue m'habiter je découvris en moi, ce matin là, le vif désir decrire, né tout aussi instantanément. Cela m'était déjà arrivé : je m'éveillais heureuse de vivre, dans des dispositions de tranquillité et de disponibilité et du même coup, surgissait dans mon esprit, une histoire pour ainsi dire toute prête, que j'avais grande envie de raconter... L'histoire que je me mis à écrire, ce matin-là, ... était tout de même mieux que ce que j'avais écrit jusque là, qu'elle venait bien et surtout qu'elle m'entraînait dans un mouvement irrésistible me soustrayant à tout ce qui n'était pas elle et ainsi me rendait au bonheur que je n'avais pas eu depuis longtemps » (p. 392)

Ce qui est différent de sa famille, chez les Perfect c'est aussi l'amour sans attache, tout est donné gratuitement à Gabrielle, ce qui contribue à l'épanouissement de Gabrielle qui renaît à son identité par l'écriture. Comme dans le verset de la Bible sur Joseph en Egypte, que Father Perfect lit au premier dîner de Gabrielle chez eux, Gabrielle a été chassée de sa famille par la méchanceté des siens et comme Joseph s'est élevé dans la société égyptienne, par ses talents d'interprétation des rêves, Gabrielle devient riche et célèbre par son interprétation de la vie autour d'elle. Elle reçoit ses premiers chèques en paiement de ses premières nouvelles. Et surtout comme Joseph, elle pardonne à sa famille tous les torts qu'ils lui ont faits et surtout elle pardonne à sa mère et érige ce monument, son autobiographie « La détresse et l'enchantement » pour l'immortaliser.

Dans son autobiographie, Gabrielle Roy montre le parcours qu'elle a fait de son inculpation de la dette familiale et de la pauvreté de sa famille et de l'idée qu'elle devait à elle seule rédimmer cette dette, parce que ses parents lui avaient permis d'avoir de l'instruction dans leur vieil âge, jusqu'à cette prise de conscience de la fausseté de cette inculpation et au refus de ce legs de la dette familiale. Refusant d'être victime de sa famille, elle dépasse la négation ancestrale au livre, la croyance que « tout ce qui est écrit est fausseté ». Et Gabrielle arrive à la vérité qui est que c'est par l'écriture que Gabrielle parviendra à réparer la dette de sa mère.

### ***References***

Cécilia W. Francis : Gabrielle Roy autobiographe, Les Presses de l'Université Laval, 2006. Shakespeare : Le marchand de Venise

Maria Pilar Saiz-Cerreda : « Gabrielle Roy et les fondements de son 'moi' : lorsqu'écrire c'est se construire un identité », Quebec Studies, volume 51, Spring/Summer 2011